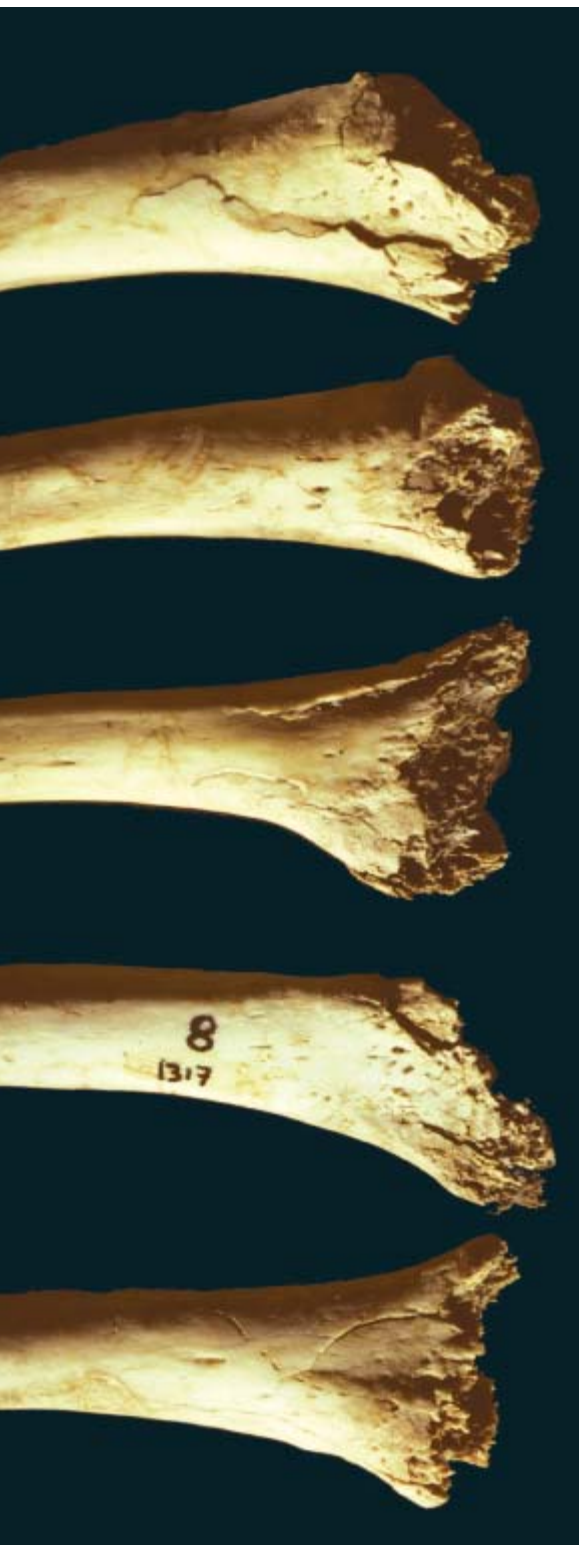




Tina White

2. L'ÉCRASEMENT est un des signes de la consommation d'os humains. Les os consommés par les cannibales présentent des traces variées. Lorsqu'elles sont identiques à celles relevées sur les ossements d'animaux provenant des mêmes sites, les archéologues supposent que les restes humains ont été préparés de la même manière et pour les mêmes raisons : pour être mangés. Ces cinq métatarsiens (une partie du squelette du pied) proviennent du Canyon Mancos, dans le Colorado : l'os spongieux a été écrasé pour pouvoir en extraire la graisse.

dit rituel intervient lorsque les membres d'une famille ou d'une communauté consomment leurs morts au cours de rites funéraires, afin de s'approprier leurs qualités ou d'honorer leur mémoire. Enfin, le cannibalisme pathologique est réservé aux criminels qui consomment leurs victimes ou, plus souvent, à des personnages de fiction, tel Hannibal dans *Le Silence des agneaux*.

Malgré ces distinctions, la plupart des anthropologues utilisent le terme de cannibalisme pour la consommation régulière et culturelle de chair humaine. À l'époque des grandes expéditions ethnographiques, c'est-à-dire de 400 avant notre ère avec l'historien grec Hérodote jusqu'au début du XX^e siècle, les voyageurs, les missionnaires, les militaires et les anthropologues ont exploré des contrées méconnues et ont rapporté des récits de cannibalisme alimentaire d'Amérique centrale, d'Afrique centrale ou des îles du Pacifique. Ces témoignages ont souvent été controversés, et doivent être traités avec prudence, d'autant que les anthropologues n'ont participé aux expéditions qu'à partir de la fin du XIX^e siècle. En 1937, l'anthropologue Ashley Montague déclara même que le cannibalisme n'était qu'un «mythe de voyageurs». En 1979, un autre anthropologue, William Arens, de l'Université Stony Brook, à New York, nia l'existence du cannibalisme rituel. Selon lui, les témoignages de cannibalisme chez les Aztèques, les Maoris ou les Zoulous n'étaient pas fiables. On reprocha aux anthropologues de ne pas s'être limités à l'étude des populations contemporaines, et d'avoir interprété des données archéologiques à la lumière des préjugés de l'époque. En 1871, le romancier américain Mark Twain s'intéressa à ce sujet. Selon lui, quand on découvre un tas d'os d'hommes primitifs mélangé à des ossements d'animaux, sans le moindre indice qui indique que l'homme a mangé l'ours ou que l'ours a mangé l'homme, on peut y trouver des «preuves» de cannibalisme, si l'on en cherche et si l'on interprète sans scrupules les restes d'un homme décédé il y a deux millions d'années.

Durant le siècle suivant, les hominidés *Australopithecus africanus*, ainsi que *Homo erectus* et *Homo neanderthalensis* étaient considérés comme ayant été des cannibales. Selon certains, le cannibalisme aurait existé depuis près

de trois millions d'années et se serait éteint très récemment.

Toutefois, au début des années 1980, de sévères critiques s'élevèrent contre ces affirmations. L'archéologue Lewis Binford déclara que rien ne prouvait que les premiers hominidés étaient cannibales. Se fondant sur les travaux d'autres préhistoriens qui s'étaient intéressés à la composition, au contexte des assemblages osseux du Paléolithique et à leurs variations, il insistait sur la nécessité de se fonder sur des expérimentations et sur des observations faites sur les civilisations contemporaines pour étudier les comportements anciens.

Diversité des rites funéraires

L'étude de cannibales contemporains serait très utile, mais, aujourd'hui, les cannibales ont presque partout disparu. Ce comportement relève désormais des sciences historiques, et l'archéologie est le principal outil de recherche sur l'existence du cannibalisme humain et sur son ampleur (le terme cannibalisme signifie «qui consomme sa propre viande» et ne s'applique donc pas seulement à l'homme. Un loup qui dévore un loup est cannibale. Pour l'homme, on devrait dire anthropophage).

Les archéologues sont confrontés à l'incroyable diversité des rituels funéraires. Les corps sont enterrés, brûlés, placés sur des échafaudages, jetés à l'eau, déposés dans des troncs d'arbres ou offerts aux charognards. Les os sont parfois déterrés, lavés, peints, enterrés en groupes ou dispersés sur des pierres. Dans certaines régions du Tibet, les futurs archéologues auront bien des difficultés à reconstituer les rites funéraires pratiqués aujourd'hui. En effet, la plupart des corps sont démembrés et donnés en pâture aux vautours et à d'autres carnivores. Les os sont ensuite ramassés, réduits en poudre, mélangés à de l'orge et à de la farine, puis de nouveau offerts aux vautours. En raison des différents rites, il est parfois difficile de distinguer le cannibalisme d'autres pratiques funéraires.

Les chercheurs ont établi des critères rigoureux pour reconnaître le cannibalisme et d'autres pratiques. Le cannibalisme est avéré lorsque les marques observées sur les restes humains sont identiques à celles que l'on retrouve sur les os d'autres ani-

maux dont la viande a été consommée. Les archéologues ont longtemps discuté de la validité de cette comparaison entre les restes humains et les restes d'animaux retrouvés sur un même site. Selon eux, les traces présentes sur un os animal, et la façon dont les os ont été déposés, indiquent que l'animal a été tué pour être consommé. Lorsque des restes humains sont découverts dans des contextes similaires, qu'ils présentent les mêmes traces, le même état de conservation et qu'ils ont été entassés de la même manière, on peut en déduire que l'on est face à des restes humains dont la chair a été consommée.

Lorsqu'un mammifère en dévore un autre, il laisse généralement des marques et des stries sur le squelette de l'animal. En effet, des tissus mous, ayant une valeur nutritive, recouvrent les os des mammifères. Lorsque ces tissus sont arrachés, des marques de dents sur les os ou des fractures révèlent comment le mammifère a procédé. Lorsque les humains mangent des animaux, les marques sur les os ne proviennent pas uniquement des dents, car les carcasses sont découpées avec des outils de pierre ou de métal. On retrouve les mêmes traces sur les squelettes humains dont on a mangé la viande.

Pour établir l'existence d'une pratique cannibale, il faut retrouver les stigmates de la découpe, d'un écrasement, de fractures ou de brûlures, ainsi que la présence d'os ou de parties d'os intacts. Les tissus à haute valeur nutritive, tels le cerveau ou la moelle, sont situés à l'intérieur des os, et ne peuvent être extraits qu'en cassant ces os, ce qui laisse des traces. Quand ce type de traces, liées à la préparation, sont présentes sur des os humains retrouvés sur des sites archéologiques, on peut supposer que l'on est face à des pratiques cannibales. On peut valider l'hypothèse grâce à d'autres données archéologiques, notamment grâce aux restes non humains consommés sur des sites habités par le même groupe.

Ce système de comparaisons repose sur la présence de différents types de traces sur les os et sur la comparaison des contextes. Les critères d'identification de cannibalisme sont rigoureux : ainsi, la présence de marques de découpe sur les os n'est pas en elle-même une preuve. Par exemple, les os provenant d'un cimetière de soldats présenteraient des marques de baïonnette, et ceux des cadavres disséqués dans les



3. LES ENTAILLES VISIBLES sur la partie gauche de ce fragment de tibia humain témoignent de la découpe des muscles et des tendons. Des outils étaient également utilisés pour découper la chair ou décapiter le cadavre. Les archéologues doivent toutefois faire preuve de prudence dans leurs interprétations, car toute trace de découpe n'indique pas nécessairement une pratique du cannibalisme, tant les rites funéraires sont variés.

facultés de médecine des traces de découpe sans, bien sûr, qu'il s'agisse de cannibalisme. Avec des critères aussi stricts, la plupart des cas de cannibalisme ne seront pas reconnus. Des ethnographes ont rapporté un rite cannibale de Papouasie Nouvelle-Guinée : les crânes des défunts étaient soigneusement nettoyés et vidés de leur cerveau. Une fois séchés, les crânes, presque intacts, étaient manipulés à maintes reprises, ce qui usait les parties saillantes. Ils étaient parfois peints et montés sur des perches pour être exposés comme des objets de culte. Les tissus mous, y compris le cerveau, étaient mangés au début des préparatifs. Cette pratique s'apparente à un cannibalisme rituel. Si ces crânes avaient été trouvés dans un contexte archéologique sans les informations dont on dispose sur ce mode de cannibalisme, ils n'auraient pas constitué des preuves de cannibalisme, selon les critères en vigueur.

Toutefois, même avec ces critères très rigoureux, nous avons découvert des indices de cannibalisme sur des sites plus anciens. Le meilleur indice de cannibalisme préhistorique provient du Sud-Ouest de l'Amérique, où les archéologues ont interprété des dizaines d'assemblages de restes humains comme des preuves incontestables de cannibalisme. D'autres preuves de pratique de cannibalisme

au Néolithique et à l'âge du Bronze ont également été trouvées en Europe, dans la grotte de Fontbregoua, dans le Var, par exemple, comme l'ont montré les travaux de Jean Courtin, du Centre de recherches archéologiques de Valbonne, et de Paola Villa, de l'Université du Colorado. Le plus ancien site d'hominidés européens présente aussi des preuves de cannibalisme.

Les premiers Européens cannibales

Le plus important site paléanthropologique d'Europe se situe au Nord de l'Espagne, dans les contreforts de la Sierra d'Atapuerca. Ces collines regorgent de grottes, qui sont autant de sites occupés par l'homme préhistorique, mais le plus ancien découvert à ce jour, en cours de fouille, est connu sous le nom de Gran Dolina. Une équipe dirigée par Eudald Carbonell, de l'Université de Tarragone en Espagne, a découvert des indices d'occupation par le nouvel ancêtre probable de l'homme, *Homo antecessor*, qui remontent à plus de 800 000 ans. Les ossements de cet hominidé ont été retrouvés dans l'une des couches sédimentaires de la grotte, mêlés à des outils de pierre et des restes de gibier (des cervidés, des bisons et des rhinocéros). On a découvert 92 fragments d'os provenant de six individus. Les